

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 3 MAI 1890

## LE REGIMENT

PREMIÈRE PARTIE

LE SOUS-OFFICIER JACQUES

(Suite)

Lorsqu'il arrive devant le colonel Giovanninelli et le groupe d'officiers qui l'entoure, il met Cheverny sur ses pieds. L'officier retrouve la respiration, revient à lui, regarde ses camarades avec surprise. On sourit de son étonnement. Il ne sait pas trop ce qui s'est passé.

—Vous êtes sauvé, Cheverny, sauvé par ce brave garçon. Ah ! vous lui devez une belle chandelle. Nous vous avons bien cru perdu.

Pendant qu'ils se serrent les mains, le soldat a disparu.

—Eh bien, où est mon sauveur ? demande Cheverny.

Le colonel l'aperçoit qui court vers les tranchées, seul, sous les balles, toujours, dont il semble fort peu se soucier. Il l'appelle. On l'arrête. On le ramène. Il revient, gêné, une rougeur au front, n'osant regarder les officiers qui le considèrent.

—Eh bien, où allais-tu donc si vite ? demande Cheverny.

—Pardon mon commandant, c'est que...

—Quoi ?

—Je retournais près des Chinois, là-bas à la tranchée.

—Tu es fou. Tu n'en serais pas revenu.

—Oh ! mon commandant, ils tirent trop haut.

—Enfin qu'y allais-tu faire ?

—C'est que, mon commandant, en vous ramenant, j'ai dû laisser là-bas mon fusil, et mon casque pardessus le marché. Le casque, ça m'est égal, mon commandant, mais le fusil, j'y tiens, c'est une bonne arme, je la connais, elle m'a déjà rendu des services.

—C'est bon. Tu vas me faire le plaisir de regagner ta compagnie où l'on te donnera un autre fusil.

Le commandant lui tendit la main.

—Tu es un brave. Quel âge as-tu ?

—Dix huit ans et demi, mon commandant.

—Engagé volontaire, alors ?

—Oui.

—Pour faire ton sort ?

—Non, mon commandant, pour devenir officier.

—Je t'y aiderai. Je te le promets.

—Merci, mon commandant, ce n'est pas de refus, dit naïvement le jeune soldat, de plus en plus rouge.

—Comment t'appelles-tu ?

—Jacques, mon commandant.

—Jacques, et le nom de famille ?

—Je suis enfant trouvé, mon commandant.

—Eh bien, Jacques, puisque tu n'as pas de famille, tu en trouveras une chez moi, lorsque nous serons rentrés en France. Tu le veux bien ?

—Oh ! mon commandant, vous êtes trop bon, pour si peu de chose !

Cheverny se mit à rire.

—Peu de chose, la vie de ton officier ? permets-moi de m'estimer davantage ! Va. Rejoins ta compagnie. Tu seras cité à l'ordre du corps expéditionnaire.

Le soir, Jacques recevait les galons de caporal et sur sa noble et généreuse poitrine brilla la médaille militaire. Jacques pleura de joie. Son cœur gonflé débordait. Ses rêves de jeunesse, de gloire, de devoirs accomplis, d'héroïsmes, de sacrifices vaillamment supportés, il avait trouvé, réalisé tout cela. Ah ! comme il était heureux !

—Jacques, lui dit Georges de Cheverny, tu as en moi un ami, ou, si tu aimes mieux, un père, ne l'oublie pas !

Certes, non, Jacques ne devait l'oublier jamais !

Deux mois après Marjolaine recevait de Jacques une lettre qui l'instruisait de ces faits. La lettre lui était adressée à Clermont, mais vint la retrouver à Paris. Marjolaine, en effet, était à Paris depuis quelques jours. La jolie fille était énergique et suivait pas à pas, sans s'en détourner une minute, le plan qu'elle s'était tracé. La modiste chez laquelle elle avait fait son apprentissage à Clermont lui donna l'adresse de Mlle Marie, rue du 4 Septembre. C'était une des modistes les plus connues de Paris, Marjolaine y achèverait son apprentissage, y deviendrait première sans doute, et n'en sortirait que pour prendre elle-même un atelier.

Elle était bien changée, la vie de la jeune fille ! Adieu, la douce tranquillité, un peu monotone, des jours passés à Villars, dans l'air vif et purifiant des hautes montagnes. Là, elle avait vécu sans beaucoup de soucis, laissant s'écouler les journées et laissant venir les lendemains, heureuse quand même, malgré la pauvreté. Maintenant elle était jetée en pleine tourmente, en pleine tempête de l'existence. Ce n'était pas sans un soupir de regret qu'elle pensait aux heures si douces d'autrefois, mais le souvenir de Jacques, lorsqu'elle se sentait un peu faiblir, la fortifiait dans ses résolutions. N'était-ce pas pour son Jacques qu'elle travaillait ?

Elle eut beaucoup à souffrir, dans les débuts. Non pas à Clermont. Là, elle avait vécu dans l'intimité et dans la famille même de Mme Lingard sa patronne. Mais à Paris. Elle se trouvait tout à coup dans un monde nouveau dont elle ne comprenait ni les goûts, ni les plaisirs, ni les vertus, ni les vices ; un monde qui tout d'abord l'effraya. Elle eut tout de suite pour compagnes, soit à l'atelier, soit au magasin de modes, une dizaine de jeunes filles hardies et délurées, habituées au pavé parisien, moqueuses et fortes en paroles, qui furent bientôt pour elle autant d'envieuses et autant d'ennemies.

Sa patronne, Mlle Marie, une fort honnête fille d'une quarantaine d'années, laide, très fine, très intelligente, avait bien deviné la droiture et la simplicité du caractère de sa nouvelle ouvrière. Elle s'était prise d'affection pour elle en la voyant si différente des autres et l'avait mise en garde contre les aventures qui pourraient lui arriver et les pièges qu'on pourrait lui tendre. Malgré tout, la patronne n'était pas rassurée.

—Elle est trop belle, cette petite, murmurait-elle en la regardant quand de ses mignons doigts Marjolaine tournait et retournait les jolies fleurs et les rubans de chapeaux qu'elle inventait, elle est trop belle, il lui arrivera malheur.

Elle la prit un jour à part, au moment où toutes les demoiselles sortaient, le magasin fermé.

—Ma chère enfant, laissez-moi vous parler comme si j'étais votre mère et vous donner des conseils. Bien que vous ayez beaucoup de bons sens et que vous soyez une personne sérieuse, il est de mon devoir de vous mettre en garde contre l'avenir. Je ne vous apprendrai rien en vous disant que vous êtes fort jolie, mais je vous aime parce que vous êtes modeste et que vous n'êtes pas coquette. Ne vous liez pas trop avec les jeunes filles qui vous entourent. Plusieurs sont excellentes, d'autres sont mauvaises et ce sont celles-ci qui sont les plus gaies et qui ont le plus de charme. Elles sont libres. Ce sont de bonnes ouvrières, régulières, intelligentes et adroites. Je n'ai rien à leur reprocher, en tant que leur maîtresse. Et je n'ai pas le droit de m'occuper de leur vie privée. Vous, Marjolaine, vous serez quelque jour votre maîtresse, vous aurez un magasin à vous ; eh bien, si vous devez vous marier, mariez-vous du moins sans laisser quelque vilain souvenir dans votre passé.

Marjolaine la remercia avec effusion. Elle comprenait toute la délicatesse qui dictait ses conseils. Elle en était émue. Mais elle la rassura bien vite :

—Mademoiselle Marie, dit-elle, je vais vous faire une confidence qui enlèvera vos craintes et vous montrera que j'ai fort peu de choses à craindre. J'aime depuis longtemps.

Et elle raconta sa vie, son enfance, sa jeunesse. Elle parla de Jacques avec chaleur, les yeux mouillés, parce qu'il y avait bien longtemps déjà qu'elle

ne l'avait vu. La maîtresse l'écoutait, ravie. Elle iadis, avait aimé, aussi. Mais trop laide on l'avait méconnue, dédaignée. Du moins cela suffisait pour qu'elle comprit l'amour et elle applaudissait des deux mains à celui de Marjolaine.

—Je n'ai plus aucune crainte, dit-elle, vous aimez, la place est prise. Ah ! que vous êtes heureuse !

Marjolaine avait loué une petite chambre non meublée dans une maison de la rue Sainte-Anne. C'était une pièce assez vaste, détachée d'un appartement trop grand pour le locataire qui l'occupait. Elle l'avait arrangée avec goût, prenant sur ses soirées et sur ses dimanches pour travailler à quelque rideau, pour faire quelque tapisserie. Elle prenait sa situation en patience parce que, déjà, elle se mettait à la recherche d'un magasin de modes dont elle pourrait acheter le fonds.

Le petit héritage du père Routard dormait chez un notaire de Clermont-Ferrand, attendant d'être employé par elle. L'occasion s'offrit bientôt. Elle revenait un après-midi de porter deux chapeaux à l'une des plus riches clientes de la maison, une Américaine milliardaire qui habitait les Champs-Élysées. Elle suivait la rue Saint-Honoré, quand tout à coup son regard fut attiré par une plaque de marbre noir, le long d'une porte cochère. Sur cette plaque, des lettres disaient :

RENSEIGNEMENTS—ESCOMPTE

*Vente de fonds de commerce.*

ANCIENNE MAISON LEPELARD

Et en lettres plus grosses, dont l'or ruisselait et semblait resplendir :

PATOCHÉ & C<sup>IE</sup>, SUCCESSEURS

—Tiens, se dit Marjolaine, si j'entraîs demander là quelques renseignements ? Peut-être cela me servira-t-il. En tout cas, cela ne me coûtera rien.

Elle passa la porte cochère, pénétra dans le cour et se dirigea vers la loge du concierge.

—M. Patoche, s'il vous plaît ?

—Au deuxième, la porte en face de l'escalier.

Elle monte aux deuxième étage. Sur la porte de l'appartement était répétée, également sur une plaque de marbre noir et en lettre d'or, l'inscription d'en bas. Elle appuya sur un bouton d'une sonnette électrique. Tout d'abord personne ne vint ouvrir. Elle sonna derechef. Cette fois, des pas se rapprochèrent. La porte s'ouvrit.

—Vous désirez, mademoiselle ?

—Je voudrais parler à M. Patoche. C'est bien ici ?

—C'est moi, mademoiselle. Donnez-vous la peine d'entrer.

Le vestibule était très sombre, prenait jour, si l'on peut appeler *jour* l'obscurité qui régnait, sur l'étroit boyau d'une cour dont on apercevait les murs jaunes, sales soutants de toutes les eaux des évier de la maison. L'homme, c'était en effet Patoche, l'ancien intendant de M. de Pontalès au Château de Malpalu, ouvrit une seconde porte et s'effaça. Marjolaine entra. Cette fois, on y voyait un peu plus clair. La pièce où elle venait d'entrer était une sorte de grand bureau encombré de casiers porteurs d'étiquettes variées et multicolores.

Les vingt années qui, depuis le prologue de notre récit, ont passé sur nos personnages, ont singulièrement vieilli Patoche : elles comptent double pour lui, ces vingt années-là. Il était autrefois un paysan rude et vigoureux, assez mal équilibré, aux épaules osseuses ; il est maintenant un gros bonhomme au visage bouffi pâle ; les cheveux sont très rares, en couronne en lanières sur le devant du crâne où le cosmétique les maintient difficilement par plaques ; le tour des yeux est plissé, boursoufflé, et les yeux, petits, ternis, n'ont plus l'éclat d'autrefois, mais n'ont pas perdu leur caractère de fausseté ; les lèvres sont presque sans couleur et l'homme porte une courte moustache poivre et sel, en brosse, mal poussé et mal tenue. Et bizarre habitude, constamment du matin au soir, qu'il fût à son bureau, qu'il sortit, il était en habit et cravate blanche.

Il avait fait deux ou trois fois fortune, l'ancien intendant de M. de Pontalès, deux ou trois fois depuis vingt ans, il avait vécu dans le luxe des